

M É M O I R E S

SECRETS ET UNIVERSELS

DES MALHEURS ET DE LA MORT

DE

LA REINE DE FRANCE.

.

C

C

C

C

IMPRIMERIE DE M^{me}. V^c. PORTHMANN, RUE SAINTE-
ANNE, N^o. 43.

AVIS A MM. LES SOUSCRIPTEURS.

Le petit Portrait qui devait faire Frontispice au présent Volume ne peut paraître avant l'émission du grand Portrait en pied de la Reine, que grave, en ce moment, M. Roger.

MM. les Souscripteurs au présent Ouvrage sont invités à l'attendre, ou demeurent autorisés à reprendre, chez M. Petit, moitié de leur Souscription, moyennant reçu.

VH 78
MÉMOIRES

SECRETS ET UNIVERSELS

DES

MALHEURS ET DE LA MORT

DE

LA REINE DE FRANCE,

Par M. Lafont d'Aussonne,

Auteur de l'Histoire de M^{me}. de Maintenon et de la Cour de Louis XIV;

SUIVIS D'UNE NOTICE HISTORIQUE SUR LA GARDE BRISSAC,
ET DE LA LISTE GÉNÉRALE DES SOUSCRIPTEURS AU
GRAND PORTRAIT EN PIED DE LA REINE.

Que deviendra mon Royaume, quand je ne serai plus !...

(Paroles de Louis XIV.)



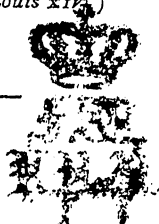
A PARIS,

CHEZ { PETIT, Libraire, Galeries de Bois, au Palais-Royal,
PICHARD, quai Conty, n^o. 5.

ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.



1824.



Государственная
БИБЛИОТЕКА
СССР
им. В. И. Ленина

1153578-62

Préface.

EN 1805, je composai une Elégie, ayant pour titre *Marie Stuart, Reine d'Ecosse, prête à monter sur l'échafaud*. L'Académie des Jeux-Floraux, à laquelle j'envoyai cet Hymne *allégorique*, l'accueillit, malgré les circonstances, et le publia dans son Recueil de 1807.

En octobre 1821, je fis paraître une seconde Elégie royale, intitulée *le Crime du Seize Octobre, ou les Fantomes de Marly*. Dans ce Poëme, destiné à célébrer les vertus et l'héroïsme de la Reine, le public remarqua ces vers :

- « Le mensonge inhumain poursuit sa mémoire,
- » Et lui dispute encor des cœurs mal affermis :
- » Mais le Temps, qui sait tout, va livrer à l'Histoire
- » Les noms et le secret de ses fiers ennemis. »

Cette Strophe renfermait l'annonce de l'Ou-

vrage que je publie en ce moment. Je l'ai écrit avec toute la force de ma sensibilité naturelle , parce que je ne connais rien de plus émouvant, de plus déchirant, de plus lamentable que l'affreuse destinée de notre Reine. Elle était l'amabilité même, et elle éprouva la douleur de se voir haïe et outragée par des Français. Elle possédait toutes les vertus, et son acte d'accusation la chargea de tous les excès et de tous les vices!!!

Quel trésor de bonté renfermait son âme! Peu d'instans avant de périr, elle écrivit ces paroles admirables, que ses larmes ont arrosées, et que nul intérêt humain ne lui dicta : *Je pardonne à tous mes ennemis le mal qu'ils m'ont fait.*

Illustre Princesse, vous aviez des ennemis!!!... Méritiez-vous d'en avoir!.... Méritaient-ils l'honneur de votre souvenir, et votre sublime indulgence!

Le Roi Louis-Charles n'existe plus!... hé-

ritier des malheurs de sa Mère, il ne lui survécut pas long-temps. Prince aimable, si vos yeux s'ouvraient encore à la lumière du jour, JE VOUS DÉDIERAI CET OUVRAGE, non pas à cause de votre puissance, de vos trésors et de vos grandeurs, mais parce que vous seriez la vivante image d'une Reine qui vous transmet toutes ses grâces, et vous façonna, de bonne heure, à tous les devoirs, à tous les talents, à toutes ses vertus.

Prince aimable, si vous habitiez encore la terre où nous sommes, vous liriez avec intérêt cet Ouvrage, où j'ai mis des vérités fortes, et des souvenirs utiles aux Rois.

Je ne veux rien. Je ne demande rien. Un écrivain ambitieux ne voit pas les choses comme elles sont : il ne saurait écrire l'Histoire.

Votre estime serait ma récompense. Je ne vous approcherais pas, ô mon Prince; mais je contemplerais les actes journaliers de votre sa-

gesse, de votre droiture, DE VOTRE JUSTICE :
et j'aimerais en vous le Fils d'ANTOINETTE,
et un grand Roi.

ERRATA.

Page 205, ligne 18; *lisez* : il fallait passer le Rubicon ,
Page 319, ligne 17; *lisez* : il ne la quittera que sur l'échafaud.
Page 328, ligne 17; *lisez* : mourut peu de temps après,
croyant toujours voir les massacres de septembre.

MÉMOIRES

SECRETS ET UNIVERSELS

DES

MALHEURS ET DE LA MORT

DE

LA REINE DE FRANCE.

CHAPITRE PREMIER.

*Naissance de Marie-Antoinette. Son Éducation.
Adieux et derniers Conseils de l'Impératrice
sa Mère.*

L'ADORABLE et infortunée Princesse dont je vais raconter les malheurs, naquit à Vienne, le 2 novembre 1755, de l'empereur François I^{er}., et de Marie-Thérèse d'Autriche, impératrice d'Allemagne, reine de Bohême et de Hongrie.

Je ne rappellerai point les grandes qualités de la

reine de Hongrie : l'univers entier les connaît. Douée de ce génie supérieur et calme qui fait les grands souverains, elle sut paralyser les efforts des puissans ennemis de son trône, et rendre heureux ses innombrables sujets, que son cœur affectueux et sincère appela toujours *ses enfans*. La mémoire de cette princesse jouit, dans la vaste Allemagne, du même culte, de la même vénération que celle du vertueux Louis XII mérita jadis chez les Français.

Marie-Antoinette, la dernière enfant accordée à la fécondité de l'impératrice, fut nourrie, et puis élevée sous ses yeux. Les grâces de sa jeune personne, l'aimable ingénuité de son naturel, ses actes charmans de compassion et de bonté, lui attachaient, chaque jour, de plus en plus, les dames de son éducation et son auguste mère; et lorsque la comtesse de Brandeys, sa grande-maîtresse et sa gouvernante, se plaisait à raconter à l'impératrice quelque nouveau trait de sensibilité, glorieux à l'archiduchesse : *N'en parlons plus, s'écriait la fille des Césars; je vais perdre bientôt ce trésor. Je ne l'ai mise au monde que pour les autres.*

Il n'entre point dans mon plan de rappeler à mon lecteur la guerre combinée qui réduisit Marie-Thérèse aux dernières extrémités, et qui alluma dans son cœur cette énergie admirable à laquelle l'Empire d'Allemagne dut sa conservation et son salut. La paix la plus glorieuse termina cette lutte opiniâtre;

et Louis XV, après s'être montré, quelque temps, ennemi redoutable, devint ami sincère, et puissant allié. Le duc de Choiseul, son premier ministre, fidèle aux instructions et aux bonnes vues de la marquise de Pompadour, jugea qu'un éclatant mariage cimenterait la nouvelle union des cabinets de France et de Vienne. En conséquence, il demanda Marie-Antoinette pour le duc de Berry, fils aîné du dauphin. L'impératrice-reine s'attendait, depuis longtemps, à cette proposition, que, dans l'intérêt de ses États, elle avait ardemment souhaitée. *J'ai élevé ma fille comme devant être, un jour, Française,* répondit-elle au duc de Choiseul; *et je vous prie de dire au Roi qu'il vient de réaliser toutes mes espérances.*

On envoya auprès de la jeune archiduchesse l'abbé de Vermont, en qualité de précepteur. Cet ecclésiastique, spirituel et de bon sens, termina facilement une éducation à laquelle il ne manquait, tout au plus, que cette instruction minutieuse et de détail, relative aux localités, aux usages de l'intérieur, aux personnages établis, aux convenances imprévues et aux caractères accidentels.

La veille du départ et de la dernière séparation, Marie-Thérèse, très-agitée, fit fermer les portes de son grand cabinet, embrassa plusieurs fois sa fille, sans proférer une seule parole, soulagea l'oppression de son cœur par une grande abondance de

larmes, et lui tint enfin ce discours : « Antoinette,
» mon aimable, ma chère enfant, si j'étais née une
» simple fermière, je pourrais jouir du bonheur que
» ma tendresse méritait : je ne vous perdrais point
» de vue ; je vous établirais auprès de moi. Assise
» sur un trône, et ne vivant que pour autrui, je suis
» réduite à m'imposer le plus terrible des sacrifices ;
» je donne, je livre ma chère enfant ; et je ne la re-
» verrai de mes jours ! Antoinette, en passant sur une
» terre étrangère, n'oubliez pas le bon peuple alle-
» mand, qui vous a donné tant de marques d'inté-
» rêt. En devenant la fille du roi de France, ne ces-
» sez point d'aimer cette reine de Hongrie, qui
» vous a élevée sur ses genoux, et qui a besoin de
» tout son courage et de toute sa raison pour vous
» céder à un monarque étranger. Les grandeurs
» sont faites pour vous ; le genre de votre beauté,
» tout votre extérieur vous y appelle ; mais votre
» ingénuité naturelle, votre candeur, que j'aimais
» tant, sont un défaut chez les maîtres du monde :
» apprenez à vous vaincre à cet égard. Loin de
» moi, séparée de Madame de Brandeys, obtien-
» drez-vous, jamais, un ami sincère et fidèle ?.... Ne
» donnez votre confiance intime qu'à votre époux ;
» et assurez-vous, encore, de la force de son carac-
» tère. Je vous ai fait lire attentivement les Histo-
» riens où j'ai trouvé ce qui pouvait se rapporter à
» votre nouvelle position. Vous connaissez les in-

» prudences naïves et les grands malheurs de la
» veuve d'Henri IV; les courtisans sont tous jetés
» dans un même moule : ils se ressemblent, dans
» tous les temps.

» Ne faites cas de vos avantages extérieurs, que
» parce que les peuples, et surtout les Français, les
» veulent dans leurs souveraines. Soyez toujours
» compâtissante et miséricordieuse, dussiez-vous
» faire des milliers d'ingrats. La Cour, qui vous ap-
» pelle et vous attend, vous offrira moins de sim-
» plicité que la mienne. Le mouvement donné par
» Louis XIV s'y fait encore sentir, quant à l'é-
» clat, à l'appareil du dehors : mais les mœurs n'y
» sont plus les mêmes..... L'abbé de Vermont sera
» votre guide en tout. N'approuvez que par bien-
» séance; n'estimez que par probité. Aimez Louis XV,
» qui sera votre roi, votre père. Il fut mon ennemi,
» pour ne pas contrarier ses ministres : il s'est fait
» mon allié, par sagesse et par inclination. Attachez-
» vous à lui faire chérir de plus en plus mon alliance :
» si vous lui convenez, le cabinet de Vienne lui
» conviendra.

» Écrivez-moi souvent; j'arroserai vos lettres de
» mes larmes. Je n'écris point comme la marquise
» de Sévigné, mais vous êtes plus parfaite que sa
» chère fille, et je vous aime autant qu'elle l'aimait.

» Ne vous prononcez sur rien, tant que la France
» conservera Louis XV. Si vous cessiez, un jour,

» d'être dauphine, faites qu'on n'aperçoive point
» la reine : leur *loi salique* ne veut qu'un roi.

» L'extrême timidité du dauphin me donne déjà
» de l'inquiétude : rappelez, citez souvent les grands
» exemples : faites que votre époux sente, pense et
» agisse en roi. Tous les archiducs vos frères vous
» chérissent ; restez unis dans tous les temps. Cette
» union fera votre force, et aucun de vous n'en
» abusera. Adieu, ma fille ; laissez couler vos larmes
» sur les joues de cette tendre mère à laquelle vous
» ressemblez tant. Puissiez-vous n'éprouver jamais
» les tristes agitations de sa vie ! mais, dans tous les
» cas, rappelez-vous que le courage est la vertu
» obligée des princes, qu'il les sauve toujours de la
» honte, et presque toujours du péril. »

Tels furent les sublimes conseils de Marie-Thérèse.

Le lendemain, la dernière séparation eut lieu dans les formes accoutumées. L'impératrice, malgré la fermeté extérieure de son maintien, paraissait avoir répandu beaucoup de larmes ; et lorsqu'il fallut en venir aux derniers embrassemens, ce furent des cris et des sanglots, et chez la mère, et chez la fille.

Toute la population de Vienne suivit les carrosses de l'archiduchesse jusqu'aux limites de la banlieue ; et, après l'avoir comblée de marques de tendresse, et de respectueuses bénédictions, les Allemands recommandèrent à Dieu la conservation de leur ar-

chiduchesse bien-aimée, à peine âgée de quatorze ans.

Je ne retracerai point ici l'itinéraire de la dauphine, il est écrit partout. Je dirai seulement qu'elle voyait avec une sorte de terreur approcher le moment où ses pas ne fouleraient plus les territoires de sa mère. Lorsqu'on lui montra la colonne de démarcation, et qu'elle se vit sur le point de dépasser les frontières impériales, la pâleur de la mort se répandit sur son visage. Elle prononça le nom de l'impératrice, et s'écria douloureusement : *Je ne la verrai plus !*

Princesses à jamais illustres et par le cœur et par l'esprit, vous vous êtes tendrement aimées sur cette terre de profanation, où les belles âmes sont si rares. Vous méritiez de n'être point séparées durant la vie : l'éternité vous réunit en ce moment. Le siècle qui vient de finir, témoin de vos malheurs et de vos nobles vertus, vous a décerné la couronne triomphale. Et, désormais, et, dans tous les temps, vos noms seront plus glorieux et plus révéérés que les noms de tous les Césars vos aïeux, et que les noms de nos plus grands hommes.
